



**D**

**MATHIEU  
GABORIT**

**D'UNE RIVE À L'AUTRE**



**HÉLIOS**

# D'UNE RIVE À L'AUTRE

(EXTRAIT)

© **Éditions ActusF**, collection Hélios, août 2016  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry  
[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)  
ISBN : 978-2-36629-820-8 // EAN : 9782366298208

## Songe ophidien

Au cœur des Terres Veuves, royaume des Crépusculaires, s'étendait le domaine de la famille Adelmio. Nichée sur les contreforts des monts Aigrefins, une vaste demeure de pierres blanches abritait les membres de cette famille. L'un d'eux était une petite fille, âgée de sept ans et baptisée Eyhide. Ce matin-là, cette enfant tremblait en dépit de la chaleur qui régnait dans sa chambre. Entortillée dans un drap blanc, elle songeait à cet homme, ce carabin au visage pointu qui s'entretenait avec sa mère dans la pièce voisine. Elle était malade, oui, cela ne faisait aucun doute. Des frissons secouaient son corps osseux et poissé de sueur. Il lui semblait ne pas avoir dormi depuis des jours, être restée là à regarder ses jouets et la vaste toile suspendue au mur, en face de son lit. Une toile... et une histoire, l'histoire de sa famille. Le tableau représentait sa grand-mère, un portrait en pied où elle figurait debout, dans un costume noir, appuyée sur une canne et flanquée de ses chiens. Le regard de la vieille dame poursuivait Eyhide jusque dans ses rêves. Elle la voyait ricaner et frapper l'échine de ses chiens en hurlant : « Petite fille indigne ! Tu veux qu'ils

meurent, n'est-ce pas ? Comment as-tu osé, hein ? Faire ça à ta propre grand-mère ? »

Eyhide se réveillait toujours lorsque la canne finissait par achever les pauvres bêtes. Ses yeux s'ouvraient dans le noir, elle sentait son cœur cogner dans sa poitrine comme un petit animal. Et pour chasser ce cauchemar, elle fermait les poings et se forçait à songer au passé. Elle s'imaginait dans le jardin, sous les branches des oliviers. Elle cueillait du jasmin pour le souper, pour décorer la grande table dressée à l'ombre des arbres. Et puis, elle jouait avec Gouve, le fils du forgeron. Ils se poursuivaient jusqu'au bas de la colline et avant que les cloches sonnent l'heure du repas, ils se baignaient dans l'eau claire de la rivière.

Une larme perla au coin de son œil. Le carabin avait interdit qu'elle sorte ou même qu'elle quitte le lit. Elle se sentait si seule, si cruellement mise à l'écart. Son sourire avait disparu, ainsi que son humeur souvent joyeuse et toujours espiègle. Elle n'éprouvait plus le besoin de jouer, de courir dans l'herbe roussie par le soleil.

Elle repoussa le drap, il faisait trop chaud. Les murmures s'échappaient toujours par la porte qui communiquait avec le salon. Sa mère paraissait si inquiète... Pourquoi ne venait-elle pas ici pour la prendre dans ses bras ? Les poings fermés, elle se frotta les yeux pour effacer les larmes qui coulaient en silence. Non, elle ne voulait pas pleurer, pas devant sa mère.

— Maman ? appela-t-elle.

Dans le salon, les deux adultes se turent.

— Maman... répéta Eyhide.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? lança sa mère.

L'enfant ne répondit pas. Une chaise grinça sur le plancher et elle entendit distinctement la voix du carabin soupirer :

— Vous ne devriez pas céder à ses caprices.

Sa mère apparut sur le seuil de la chambre :

— Ma chérie, que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

Elle portait un vêtement sobre et élégant, une robe noire au décolleté carré serrée à la taille. Couverte d'un chaperon grisé, son visage ovale paraissait si soucieux qu'Eyhide sentit les mots s'étrangler dans sa gorge.

— Oh, ma petite... fit sa mère en venant s'asseoir sur le bord du lit. Ne t'inquiète pas, tu seras debout très bientôt.

Elle posa une main sur le front de sa fille. L'enfant tressaillit.

— Ce n'est rien. Une fièvre tenace, voilà tout. D'ici quelques jours, nous partirons à Sertelli. Tu verras tes cousines et tu profiteras du climat. Ça te fait plaisir ?

Eyhide adorait Sertelli, cette grande propriété qui dominait la vallée, les torrents qui coulaient à proximité et surtout les bergers qui venaient avec du lait sucré et jouaient de la flûte sur les terrasses. Mais elle ne voulait pas que sa mère croie que la perspective d'aller à Sertelli suffisait à la rassurer.

— C'est d'accord ? ajouta sa mère.

Le visage fermé, Eyhide fixait le plafond et les lambris de stuc qui la faisaient rêver comme les nuages. Pourquoi sa mère ne lui disait-elle pas ce qui se passait ? Pourquoi devait-elle discuter à voix basse avec le carabin ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ? chuchota-t-elle en jetant les bras autour du cou de sa mère.

— Rien, ma petite, rien du tout, fit cette dernière en la redressant pour la serrer contre sa poitrine.

— C'est pas vrai.

— Ne dis pas cela. Ce n'est pas de ta faute.

— Grand-mère dit que si.

La voix du carabin empêcha sa mère de répondre :

— Laissez-la, dame Adelmio. Je vous répète que ce mal est inconnu, qu'il pourrait être...

— Taisez-vous ! le coupa-t-elle. Et retournez au salon.

L'enfant jeta un regard par-dessus l'épaule de sa mère. Un corbeau... Le carabin ressemblait à un corbeau. Elle le détestait, lui et ses mains moites qui palpaient son crâne avec des petits grognements. Mais ce qu'elle redoutait le plus, c'était sa glotte. Si saillante que l'enfant craignait qu'un jour ou l'autre, la pomme d'Adam ne déchire la peau et roule sur son corps. À chaque fois qu'il se penchait sur le lit, elle lorgnait son long cou, le drap remonté jusqu'au menton.

— Bien, dame Adelmio, salua-t-il en refermant la porte.

— Je l'aime pas, dit Eyhide.

— Je sais, ma chérie. Mais il ne veut que ton bien.

— Pourquoi il reste si longtemps ?

— Pour que tu puisses te rétablir plus vite.

— Il ne sait pas ce que j'ai ?

L'enfant sentit le corps de sa mère se contracter.

— Si, il le sait. Mais... mais il ignore encore quel est le meilleur moyen d'en venir à bout. Écoute-moi. Tu te souviens quand Gouve a été malade ?

— Oui, répondit Eyhide.

— Il n'est pas sorti de sa chambre pendant une semaine. Et c'est un humain, un garçon qui n'est pas comme toi. Nous

sommes différentes et lorsque nous sommes malades, le carabin doit faire très attention. Tu comprends ?

— Alors, c'est plus long parce que je suis...

— Parce que tu es une méduse.

\* \*

\*

La nuit était tombée. Durant l'après-midi, le carabin avait passé du temps auprès de l'enfant. Il se levait régulièrement pour passer au salon et par l'entrebâillement de la porte, Eyhide pouvait entendre le crissement de la plume sur le vélin, pareil à celui des grillons.

Les serpents sur sa tête ne bougeaient presque plus et dans l'esprit de la petite fille, leur silence était bien pire que tout. Que se passerait-il lorsqu'ils seraient morts ? Aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle avait vécu avec eux. Elle avait appris à les coiffer en compagnie de sa mère, à les discipliner, à les attacher délicatement avec des rubans de soie ou à les calmer lorsque, le sommeil venant, il fallait qu'elle pose la tête sur l'oreiller au risque d'en écraser certains. Sa mère lui avait dit que trois d'entre eux avaient été étouffés de la sorte lorsqu'elle était encore trop jeune pour comprendre. Eyhide ne s'en souvenait pas. Depuis toujours, les sifflements des serpents résonnaient avec ses pensées. Depuis peu, elle avait su discerner les modulations, les infimes variations qui différenciaient les reptiles. Comme toutes les méduses de son âge, elle avait alors baptisé chaque serpent, elle avait pu les reconnaître, dans le miroir et les caresser en murmurant leur nom.

Et puis, il y avait eu cette nuit étrange, dix jours plus tôt, où sa vie avait basculé.

Un rêve... Cette nuit-là se résumait à un rêve dont chaque instant demeurait gravé dans sa mémoire. Encore une fois, le tableau se trouvait au cœur du songe. Elle se rappelait du mouvement de l'étoffe, la manière dont son cœur avait sursauté lorsqu'une petite main avait jailli de sous la robe de sa grand-mère. Cette main avait soulevé l'ourlet jusqu'à dévoiler l'ossature du vertugadin. Sous la maille de métal fin se cachait un petit personnage drapé dans une pèlerine de velours grenat.

Un lutin ! Eyhide avait voulu crier, avertir sa grand-mère mais aucun son ne franchit sa bouche. La vieille méduse et ses chiens demeuraient des personnages peints sur une toile : seul le lutin semblait vivre à l'intérieur du tableau. Il avait encadré son visage entre deux barreaux du vertugadin et observé la chambre avec attention. Puis, avec des gestes précis, il s'était frayé un passage à travers la robe.

Lorsque son corps tout entier se fut extirpé, le lutin prit forme au pied du lit, à l'extérieur du tableau. Eyhide savait bien que tout cela se passait dans sa tête, qu'un lutin ne pouvait pas sortir comme ça d'une toile et pourtant, elle recula dans un angle du lit, le drap serré entre ses petites mains. Le lutin s'était approché à pas lents, précédé par un parfum de lotus rouge. Une odeur capiteuse qui ressemblait à celles des caravaniers venus des déserts de Keshe, empreinte de mystère et d'exotisme. Une longue moustache, courbée aux extrémités, barrait son visage. Eyhide avait défié le regard vert émeraude du lutin puis elle avait chuchoté :



— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa peur se diluait dans le sourire de la créature. Elle sentait intuitivement que le lutin n'était pas venu pour lui faire du mal.

— L'astre d'or éclaire tes pas, mon enfant, salua-t-il en inclinant la tête. Je me nomme Yzoun.

— Vous êtes un Keshite ? demanda Eyhide.

— Oui, et je ne puis rester longtemps.

Il grimpa sur le lit, s'adossa contre le mur et ramena ses jambes en tailleur.

— Tu t'appelles Eyhide, n'est-ce pas ?

L'enfant méduse hocha la tête. Le lutin détourna la sienne pour tousser dans son poing.

— Le voyage a été difficile, s'excusa-t-il. Ce maudit tableau prend la poussière et j'ai bien failli étouffer sous la robe de ta grand-mère !

Eyhide pouffa en pensée et relâcha le drap qu'elle tenait toujours à la hauteur de son nez. La présence de cet inconnu piquait sa curiosité. Et de toute façon, il s'agissait d'un rêve, elle n'avait donc rien à craindre.

— Soyons sérieux, reprit Yzoun.

— Vous avez peur que maman arrive ?

— Peur, non... Mais ce serait fâcheux qu'elle me découvre ici, en ta compagnie.

Sur le crâne d'Eyhide, les serpents s'éveillaient doucement à la scène. La méduse ressentit leur méfiance à l'égard du visiteur et commença à les rassurer par de petites caresses mentales.

— Mon enfant, fit Yzoun en lissant sa moustache, je t'observe depuis un long moment. Toi et d'autres jeunes filles de ton âge.

Les sourcils d'Eyhide s'arquèrent :

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Parce que tu es différente des autres. Tu portes en toi quelque chose de très important que personne, dans cette maison, ne soupçonne.

— Moi ?

— Oui, toi. Et je suis chargé de trouver des gens comme toi, de les mettre à l'abri. Tu es en danger, mon enfant.

Le regard d'Eyhide se détourna et se posa sur les poupées de porcelaine accrochées aux murs de sa chambre :

— C'est pas vrai, assura-t-elle. Maman est là...

Les yeux du lutin s'étrécirent :

— Écoute-moi bien : ta vie est menacée. Je ne plaisante pas. Et il faut absolument que tu quittes ce pays, que nous organisions ta fuite.

Eyhide trouva soudain le lutin beaucoup moins drôle. Qu'est-ce qu'il essayait de lui faire croire ? Et pourquoi voulait-il qu'elle quitte la maison ?

— Vous dites n'importe quoi ! affirma-t-elle.

Ses serpents s'agitèrent et dardèrent leur langue bifide en direction du lutin. Ce dernier voulut poser la main sur son épaule mais elle se rétracta et recula à l'extrémité du lit :

— N'aie pas peur, soupira-t-il. Et regarde ce que j'ai apporté.

À l'appui de ses dires, il ouvrit une poche de sa tunique et, de la main, en sortit une créature. Les prunelles de l'enfant méduse s'agrandirent. Elle avait déjà entrevu ces petites bêtes fragiles que l'on nommait « Danseur ». Sa mère lui avait raconté que les adultes s'en servaient pour faire de la magie mais Eyhide n'avait jamais eu l'occasion d'en voir un d'aussi

près. Sa frayeur s'évanouit aussi vite qu'elle était née. Sur la paume d'Yzoun, le Danseur se tenait debout, le visage tourné en direction de l'enfant. Son corps nu, d'un blanc laiteux, lui-sait dans la pénombre. On aurait dit une petite poupée bien qu'il n'eût ni cheveux ni bouche.

— Prends-le, souffla le lutin.

Les lèvres pincées et le geste timide, Eyhide s'empara de la créature. Le contact avec sa peau tiède la fit frissonner. Elle l'approcha de son visage avec une main et de l'autre effleura le haut de sa tête. Cela ressemblait à de la soie et, sous la caresse, le Danseur pivota sur lui-même, les mains sur les hanches. L'enfant sentait les palpitations de son cœur s'accorder à celles de la créature, comme deux instruments conçus pour jouer ensemble.

— Il a l'air si doux, murmura-t-elle. Maman dit qu'il peut faire de la magie.

Yzoun passa la main dans ses cheveux, courts et noirs, avant de pointer l'index sur la créature :

— À condition de savoir lui parler, affirma-t-il d'une voix grave. Et c'est exactement ce dont tu es capable, mon enfant.

— Moi ? s'écria-t-elle en relevant les yeux sur le lutin.

— Parle plus bas ! chuchota-t-il, le regard inquiet. De toute façon, je dois partir.

— Mais vous allez revenir ?

— Bien sûr. Et dès que ce sera possible, tu me suivras.

Une ride contrariée plissa le front de l'enfant. Yzoun poussa un soupir tout en glissant le Danseur dans sa poche. Il n'avait jamais su s'y prendre avec les enfants, et en particulier avec les jeunes filles des Terres Veuves. L'attachement des méduses

à leur famille et surtout à leur mère gênait sa mission ainsi que celles de ses frères. En dépit du caractère exceptionnel de ses voyages à travers les tableaux, Yzoun ressentait une profonde lassitude à l'idée de revenir ici, de devoir rapidement convaincre l'enfant pour la mettre à l'abri. À présent, il se devait d'être vigilant : en mettant en présence les serpents et le Danseur, il provoquait toujours une réaction qui, d'une jeune fille à l'autre, pouvait donner des résultats très différents. Un an auparavant, une enfant méduse avait été mordue à mort par ses propres serpents.

En pareille circonstance, le lutin souffrait du rôle qui était le sien depuis ces dix longues et périlleuses années. Lorsque le Cryptogramme-magicien de l'empire de Keshe l'avait mandaté pour déceler les talents parmi les jeunes méduses, il avait accepté de bon cœur. Il fallait renforcer les rangs des mages face à la montée en puissance des royaumes voisins. Yzoun avait donc été choisi pour remplir cette mission dans les Terres Veuves. Aux yeux des autorités crypto-grammistes, il possédait les compétences adéquates. Il maîtrisait la magie des Toiles, cet art hérité du passé qui permettait de se déplacer dans les tableaux, et, de plus, savait susciter la magie des Danseurs.

Seulement, à séjourner dans les toiles de maître le plus clair de son temps, le lutin avait perdu le sens des réalités, il avait fini par oublier les sentiers qui cheminaient entre les dunes, le souffle du vent dans les palmeraies et, par-dessus tout, la caresse brûlante d'un soleil qui, dans le monde de la peinture, ne vous donnait jamais soif. Yzoun le regrettait, lui qui aimait tant le vin clair des provinces d'Adelfez. Pour seul vice, il tenait une pipe à eau et le précieux tabac au parfum du lotus

rouge. Il la fumait dès qu'il pouvait, en se cachant dans la toile afin de ne pas être trahi par la lueur du foyer et la fumée qui s'en échappait. Une fois déjà, il avait failli rester prisonnier d'un tableau en y mettant le feu de l'intérieur, par mégarde...

Cette aventure aurait pu lui coûter très cher : lorsque l'on était l'hôte d'un tableau et ce, quelle que soit sa qualité, il fallait en redouter la moindre altération. Avec l'expérience, on se faisait aux rhumatismes lorsque le tableau était trop exposé à l'humidité ou même aux entailles que provoquaient les craquelures d'une peinture vieillie, mais jamais on n'oubliait le risque de demeurer prisonnier d'un tableau.

Des pas dans le couloir le tirèrent brusquement de ses pensées. Quelqu'un approchait. Un serviteur ? Ou pire, la mère de l'enfant ? Il adressa un dernier sourire à Eyhide et se propulsa dans le tableau.

Un rêve... Aujourd'hui, Eyhide se persuadait qu'elle avait imaginé la visite de ce mystérieux personnage, même si elle lorgnait souvent la robe de sa grand-mère en espérant secrètement qu'Yzoun soit encore caché dessous. Elle avait envie de le revoir, d'autant plus qu'elle avait gardé le secret. C'était son secret, une petite boule tiède qui puisait dans son ventre et qui l'empêchait de pleurer lorsque le carabin se penchait sur elle. Elle se doutait que l'agonie des serpents était liée à la visite d'Yzoun. Le silence des reptiles coïncidait avec l'irruption du lutin dans sa vie, dans ses rêves. Pour autant, elle ne voyait pas en quoi cela la rendait coupable. Elle avait ravalé son angoisse, elle s'était mordu les lèvres jusqu'au sang pour s'interdire de confier le secret à sa mère. Les adultes l'auraient prise pour

une folle et Eyhide n'avait pas envie d'être envoyée dans une tour noire. Toute cette histoire était si compliquée. Depuis qu'Yzoun avait plongé dans le tableau, elle ne rêvait que de sa grand-mère, comme si la vieille femme et ses chiens avaient été des témoins silencieux de la rencontre et qu'à la moindre occasion, ils essaieraient de s'en prendre à lui.

La veille, elle avait résisté à l'envie de gratter la toile, de voir si, sous le vertugadin, il y avait un lutin... Sa mère ne lui pardonnerait pas d'avoir abîmé le tableau.

Celle-ci fit irruption dans la chambre à l'heure du souper, une cape de velours jetée sur les épaules. Malgré la pénombre, Eyhide vit combien la pâleur de ses joues s'était accentuée. Elle vint s'agenouiller près du lit et posa une main sur le front de sa fille :

— Comment te sens-tu ?

Eyhide ébaucha un sourire.

— Demain, les Anciennes vont venir te voir, reprit sa mère d'une voix serrée.

— Elles viennent pour m'emmener ?

Sa mère détourna le regard et remonta le drap sur le corps de l'enfant.

— Mais non, ma chérie. Elles veulent te voir, c'est tout.

— Je ne veux pas partir, maman.

Sous le chaperon de dame Adelmio, les serpents s'agitèrent et déformèrent le tissu.

— Tu ne vas pas partir, rétorqua sa mère. Je te le jure. Personne ne va nous séparer, pas même les Anciennes.

Eyhide posa les yeux sur le tableau de sa grand-mère.

— C'est à cause d'elle. Elle les a prévenues...

Sa mère jeta un regard glacé à la toile et se redressa brusquement. Elle marcha jusqu'au tableau, s'en saisit et le posa sur le sol, face au mur.

— Voilà, dit-elle. Elle ne t'embêtera plus.

Au même moment, des coups résonnèrent à la porte :

— Dame Adelmio, les Anciennes vous demandent.

— Je viens dans un instant.

Elle prit sa fille dans les bras et la serra contre elle :

— Il faut que tu dormes... Je t'aime, Eyhide. Tu es ma petite fille.

\* \*

\*

La flamme d'une chandelle parfumée brûlait dans un coin de la pièce. Eyhide ne dormait pas, le regard fixé sur le châssis du tableau. Sur son crâne, les serpents ne bougeaient plus. Dans la nuit, comme un ultime adieu à ceux qui avaient bercé son enfance, elle avait attrapé leurs gueules entre deux doigts et les avait embrassées une par une, tendrement.

À présent, alors que le silence couvrait la maison, elle se mordillait l'ongle du pouce, l'œil vissé à la toile. Il fallait qu'elle sache si, oui ou non, elle avait rêvé d'Yzoun et de son Danseur. Elle redoutait moins le ridicule que la colère de sa mère. Et pourtant, celle-ci n'avait pas hésité à retourner le tableau. Ce geste avait semé le doute dans l'esprit de l'enfant. Cela ressemblait à une invite, un signe du destin. D'ailleurs, sa mère aurait-elle pu le faire exprès ? Mais comment pouvait-elle savoir que le lutin lui avait rendu visite, d'autant plus s'il ne s'agissait que

d'un rêve... Incapable d'attendre plus longtemps, Eyhide se leva, s'approcha du tableau et le souleva pour le poser à plat sur son lit. Que dirait-elle si quelqu'un entraît, fût-il un serviteur ? Aucune excuse ne lui venait à l'esprit et, essayant de ne plus penser aux conséquences de son geste, elle entreprit de gratter la surface de la toile avec son ongle. La peinture s'écailla en minuscules copeaux et soudain, elle suspendit son geste. Sous la robe, il y avait bel et bien une autre couche, plus épaisse, qui figurait l'armature du vertugadin. La gorge nouée, elle agrandit l'espace découvert et poussa une exclamation de surprise. *Sous la robe de sa grand-mère, de petits grains de sable tapissaient le sol révélé sur la toile.* Ce n'était donc pas un rêve. Yzoun, le Danseur, le parfum du lotus rouge, tout était vrai... L'évidence lui arracha un sourire qui se mua en grimace. Elle était à la fois soulagée et terrifiée à l'idée que le lutin fût un être de chair et de sang. Mais où était passé Yzoun ? Elle se pencha sur la toile et murmura :

— Vous êtes là ?

Mais, visiblement, le lutin n'était pas en mesure de répondre. Fallait-il qu'elle use de son ongle pour dévoiler le vertugadin de haut en bas ? Elle hésitait encore lorsque la voix assourdie d'Yzoun résonna dans la pièce :

— Eyhide !

Elle se releva, les bras ramenés sur sa poitrine, et regarda autour d'elle :

— Vous êtes où ?

— Dans le tableau !

— C'est pas vrai, je viens de regarder, rétorqua-t-elle, les sourcils froncés.



— Et tu as bien failli me tuer !

— Mais comment ? Je savais pas ! balbutia l'enfant.

— C'est trop tard, maintenant. Alors, écoute-moi bien. J'ai dû trouver refuge dans le corps de l'un de ces maudits chiens. Va prendre la chandelle... Allez !

Eyhide s'ébranla et se saisit de la lumière. Puis elle revint au tableau et l'éclaira de près. Elle discerna aussitôt les pupilles d'Yzoun enchâssées dans les orbites d'un chien.

— Tu me vois maintenant ? lança le lutin.

— Euh, oui, je crois.

— Bon. Tu vas utiliser la cire de ta chandelle et faire exactement ce que je dis. C'est compris ?

Eyhide hochla la tête. Elle ignorait les tenants du drame qui se nouait à l'intérieur du tableau. Yzoun, lui, maudissait le mauvais sort et la curiosité de la petite fille. Il s'était laissé piéger. Jamais il ne se serait douté qu'elle oserait s'attaquer à la toile. Du bout de l'ongle, elle avait causé des dommages suffisants pour faire de ce tableau une prison à vie.

Yzoun ne devait son salut qu'aux vapeurs du lotus rouge qui le maintenaient en éveil depuis plusieurs jours. Lorsqu'il avait réalisé que l'enfant grattait la peinture, il était trop tard pour l'alerter. Alors, il avait pris sa décision, une décision commandée par l'urgence : il s'était incarné dans le corps robuste d'un chien susceptible de franchir la *pluie de cire*. L'entreprise pouvait très bien lui coûter la vie mais il était résolu à prendre ce risque plutôt que de rester ici, à jamais... Pour s'échapper, il fallait provoquer la destruction de la toile, un chaos qui la force à baisser la garde et ouvre au lutin une faille, si infime soit-elle.

— Tu vas éparpiller la cire sur le tableau, dit-il. Et ce, jusqu'à ce que je sois à côté de toi. D'accord ?

— Oui, murmura Eyhide.

Elle obéit, même si la perspective de massacrer le tableau ressemblait à un sacrilège. Brûlantes et sifflantes, les gouttes de cire commencèrent à tomber. Les muscles tendus, Yzoun attendait le meilleur moment. Dans l'univers clos de la toile, la cire se transformait en pluie acide. C'était un instinct de survie, un réflexe aveugle commandé par les couleurs et le souvenir de l'artiste. Le tableau se défendait et cherchait à tuer celui qui s'était introduit en lui.

Le chien se ramassa sur lui-même et s'élança, en foulées puissantes. La pièce représentée dans le tableau n'était pas assez large pour éviter toutes les gouttes. Yzoun hurla lorsque les premières crépitèrent sur l'échine de la bête, lorsque les poils se racornirent sous la morsure de l'acide. En se coulant dans le corps de l'animal, il s'était condamné à en souffrir. Mis au supplice, il n'en continuait pas moins de filer d'un angle à l'autre de la pièce en sachant qu'à ce jeu-là, il misait sa vie...

Eyhide était hypnotisée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Elle ne voyait qu'une ombre noire et fugitive qui serpentait à la surface de la toile, mais elle entendait distinctement les couinements de la bête. Ses yeux s'embruèrent lorsque les cris de souffrance du lutin se mêlèrent aux grognements du chien.

Un moment, Yzoun s'était cru perdu. Les flancs de l'animal se couvraient de cloques tandis que le décor disparaissait à vue d'œil. La grand-mère d'Eyhide n'était plus qu'un mannequin grossier et rongé jusqu'aux os, le plancher était constellé de

trous fumants. Soudain, Yzoun distingua la faille, une déchirure de la taille d'une trappe qui s'ouvrait sur la réalité. Et, la bave aux lèvres, l'animal s'élança.

Eyhide leva les bras et lâcha la chandelle, un cri d'effroi bloqué dans la gorge. Le chien, un dogue au museau pelé par l'acide et les orbites injectées de sang, s'était arraché à la toile. L'enfant méduse sentit son cœur se soulever lorsque l'odeur de la chair brûlée agaça ses narines. L'animal était effrayant, énorme et visiblement rendu fou par le relief des brûlures qui boursouflaient son échine. Il vacilla sur ses pattes, les narines frémissantes.

— Yzoun ? souffla la petite fille.

La flamme de la chandelle s'éteignit dans un chuintement, plongeant la pièce dans la pénombre.

— Sire Yzoun, répéta-t-elle.

Dans l'obscurité, elle ne discernait plus que les yeux. L'animal grogna et s'effondra brusquement, vaincu par la douleur.

Eyhide demeura un moment immobile. Elle avait envie de pleurer, de courir jusqu'à la chambre de sa mère et de se glisser dans son lit pour oublier, pour ne plus entendre les soupirs de la bête qui agonisait à ses pieds. À tâtons, elle s'avança jusqu'à la fenêtre et ouvrit les volets pour que la lumière pénètre dans la pièce. Un croissant de lune luttait dans un ciel orageux. Eyhide offrit son visage à la caresse de la brise et aspira une goulée d'air frais. L'odeur reflua et l'enfant pivota sur elle-même. Au corps du chien s'était substitué celui du lutin, recroquevillé dans les lambeaux de sa pèlerine. Un râle mourut sur ses lèvres.

— Sire, chuchota-t-elle.

— Aide-moi, articula le lutin. Aide-moi, mon enfant...

L'enfant se mit à trembler. Pour la première fois, quelqu'un avait besoin d'elle. Ce n'était pas un jeu, ce n'était pas Gouve qui mimait la mort d'un chevalier au bord de la rivière. Cette fois, c'était pour de vrai.

— Approche... l'encouragea Yzoun qui sentait sa conscience hésiter au bord d'un abîme.

Elle s'approcha du lutin, les bras raidis le long du corps.

— Oui, prends mon bras... dit-il, le visage sculpté par la souffrance.

Eyhida s'exécuta et le souleva délicatement. Le lutin se permit de sourire une fois debout. Il avait eu de la chance, beaucoup de chance, d'échapper au tableau. Mais en dépit de ce succès, il se savait condamné si son Danseur n'avait pas survécu. Il avait besoin de sa magie pour empêcher que les blessures ne le tuent. Le geste fébrile, il plongea la main dans sa poche. La petite créature se laissa extraire de son refuge sans résistance. L'épreuve l'avait néanmoins fragilisée : ses jambes flageolaient et ses petites mains tremblaient. Le voyant bien vivant, Yzoun poussa un soupir de soulagement.

— Je dois me cacher, Eyhida. Tu connais un endroit ?

La surprise se lut sur le visage de l'enfant :

— Se cacher ici, dans la maison ?

— Dans cet état, je n'irai pas bien loin. Trouve-moi une cachette. Tu dois bien en connaître une !

Eyhida ne parvenait plus à se concentrer. Il y avait Yzoun, suspendu à son bras et torturé par les brûlures de l'acide, il y avait le tableau massacré et toujours posé à plat sur le lit. Une foule de questions crevait la surface de son esprit. Elle aurait

tant aimé que tout cela s'efface d'un coup, que le lutin ne soit jamais entré dans sa vie.

— La cave de Jhel, finit-elle par dire. Il y a une barrique vide.

Cuisinier de la maison Adelmio, Jhel comptait parmi les rares humains à apprécier la compagnie de la jeune méduse. Lorsqu'il préparait les repas, elle se juchait sur un tabouret et regardait en silence le ballet de ses mains, ses grandes mains pâles qui se glissaient dans ses serpents ou qui, par moment, consentaient à ouvrir les caves où il conservait de délicieuses confitures d'arbose.

Les prunelles du lutin s'étrécirent :

— Tu n'as rien de mieux ?

D'un petit mouvement de la tête, elle avoua que non.

— Alors, allons-y.

*(Fin de l'extrait)*

« Depuis qu'il exerce ce métier, il n'a jamais oublié de murmurer une prière sur les corps qu'il allège.... Le pillard doit respecter celui qui l'enrichit. »

Quand les combattants meurent sur les champs de bataille, les pillards ne sont jamais loin pour leur ôter toute richesse...

Quand les seigneurs s'éteignent à Sienne, leurs successeurs attendent de voir jusqu'où le vent disperse leurs cendres pour avoir les frontières de leur nouveau royaume.

Et quand la fin des temps approche, l'apocalypse a le visage d'un enfant.

Les huit nouvelles de ce recueil représentent la quintessence du talent de Mathieu Gaborit, entre fantasy baroque et colorée, noirceur de l'âme humaine et espoir de lendemains meilleurs...

*Mathieu Gaborit, par le biais de chefs-d'œuvre comme Les Crépusculaires ou Abyrne, a marqué de son empreinte la fantasy française depuis plus de vingt ans. La beauté de ses récits et de ses personnages a marqué des générations de lecteurs. Avec D'une rive à l'autre, il nous prouve que son talent ne se limite pas à un seul genre et nous offre une incursion aussi rare que précieuse dans les terres du fantastique et de la science-fiction. Un recueil aux multiples facettes à savourer sans modération.*



## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 7 €  
(clic)

En numérique : 4.99 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-820-8